

Ma mère m'envoya à Auray. Simple, généreuse et tendre, elle avait aimé son mari plus qu'elle-même ; elle se dévoua pour son fils comme elle s'était oubliée pour son époux. Elle était de la même race que la mère des Macchabées, les Symphorose et les Félicité ; elle nous aimait pour Dieu d'abord, et pour nous ensuite. Quant à elle, noble et sainte femme, elle se plaçait au pied de la croix, patiente, résignée, heureuse du bonheur qu'elle donnait, triste de ne pouvoir faire davantage.

Un soir, nous étions assis tous deux près d'une haute fenêtre, et notre pensée se reportait vers cet autre couple maternel et filial, Monique et Augustin, qui s'entretenaient de Dieu et du ciel en face de la mer qui baignait la plage d'Ostie.

— Mon enfant, me dit ma mère, regretterais-tu de te consacrer au Seigneur ? Tu sembles triste, et quand tu revenais aux vacances, les années précédentes, tu ne rêvais pas si longtemps, et tu ne restais pas si longtemps accoudé sur la table devant les pages d'un livre que tu ne lis plus.

— Regretter ! ma mère, lui répondis-je, ah ! le Seigneur me réserve de retourner jamais en arrière ! Mes désirs, ma force, ma volonté se dirigent vers la croix ; mais les âmes sont différentes comme les fleurs et les étoiles ; et j'ignore si je dois embrasser l'état religieux avec son silence, ses austérités, ses psalmodies, ou la vie active et voyageuse du missionnaire, ou bien me vouer à l'une des œuvres qui régèrent l'humanité.

— Il faut prier, mon fils, dit ma mère.

— Prions ! lui répondis-je.

Tous deux agenouillés près de la croisée, les yeux levés vers le ciel qui s'illuminait d'étoiles, enveloppés des parfums du jardin que le vent léger du soir rendait plus suaves, nous répétâmes cette hymne admirable qui appelle dans les âmes l'Esprit de force, d'intelligence et de conseil...

Quand nous nous relevâmes, la nuit était venue.

À peine les flambeaux furent-ils allumés et eûmes-nous repris notre place auprès d'une table chargée de toile, de laine, de morceaux d'étoffe que ma mère convertissait en vêtements, pour les malheureux, qu'on introduisit l'abbé Morieu avec qui j'avais passé deux années au séminaire de Sainte-Anne. Plus âgé que moi de trois ans, grand, digne, et inspirant une sympathie spontanée, Pierre Morieu possédait toute ma confiance et toute mon amitié. Nous avions continué à nous écrire, et pendant les vacances nous nous voyions souvent.

— Ami, me dit-il, l'aumônier de la prison est malade, on m'a chargé de le remplacer... Un homme est condamné à mort ; ce misérable, après avoir massacré son beau-frère, sa sœur et ses deux neveux, ne semble pas avoir conscience de son crime. Les paroles, les conseils glissent sur cette âme endurcie. Impie par système, il montera sur l'échafaud avec cynisme, et donnera à une population avide le spectacle désolant d'une mort qui n'est